

Au nom de la mère

Ma mère, l'ouvrage collectif coordonné par Leïla Sebbar et Behja Traversac aux éditions Chèvre feuille étoilée, rassemble les textes inédits de vingt-neuf auteurs sur le thème de la relation fils-mère.

Tous les contributeurs sont «hommes Méditerranée» tels que définis par la préfacière Sophie Bessis. Nés au Maroc, en Algérie, en Tunisie ou en lien avec ces pays, ils sont écrivains, journalistes, universitaires, philosophes, historiens, poètes, psychanalystes... Ils appartiennent à deux, voire trois générations, le plus âgé Jean Daniel est né en 1920, et Aymen Hacen, né en 1981, figure parmi les benjamins.

L'ouvrage s'inscrit dans l'esprit d'un précédent ouvrage collectif, *Mon père*, paru en 2007, témoignant de la relation fille-père. Il procède de la même démarche que *C'était leur France*, un recueil de textes publié en 2007 chez Gallimard, tous deux également coordonnés par Leïla Sebbar.

Voici donc ce troisième volet de ce que l'on pourrait qualifier d'anthologie des passions. Mais si, pour chacun des auteurs, la relation mère-fils est toujours passionnelle, l'émotion est à chaque fois différente. Les portraits sont souvent des récits de vie de celles qui furent femmes avant d'être mères. C'est cette image de femme, «la plus belle fille de Monastir», que retient Guy Sitbon, pour évoquer Juliette, femme de caractère, élégante et rebelle. Si pour l'auteur, l'histoire de Juliette est étroitement liée à la vie de la société monastirienne, pour Marcel Benamou, celle de sa mère reflète la communauté juive marocaine dont elle entretient la mémoire. Instruite, heureuse et accomplie, elle est pour les siens la courroie de transmission de la culture juive et de ses rites religieux. La mère de Roger Dadoun, *La Reine du shabbat* est, elle aussi, gardienne du rite dont elle assure la pérennité au cœur d'une vie misérable dont elle rend pourtant grâce à Dieu.

Elle est pour Georges Morin indissociable d'El Djazaïr tout comme *La mère de là-bas* d'Alain Vircondelet, «le totem qui rassure». Elle demeure à la fois l'image de la rupture et de la fondation. Celle qui porte dans l'exil la flamme et l'espérance. Cet exil qui marque le destin d'Ahmed Kalouaz et de sa mère, et dont il lui sait gré : «Tu tiens d'une main la poignée d'une valise, et de l'autre la main d'un enfant.» C'est une mère furieuse de vivre et opiniâtre que nous dévoile Jean-Jacques Gonzales, une mère liée à son fils par le geste, tous deux se tenant par le bras «pour lutter ensemble contre un sol qui se dérobe», avant que lui-même ne la tienne à bout de bras. Les rôles parfois se confondent entre le fils-père et la mère-fille. Albert Bensoussan le sait, lui qui avoue : «Le rêve de tout fils est d'être le père de sa mère.» La tendresse se fait douloureuse lorsque le corps de la mère souffre. Elle est pour Emile Brami cette «carcasse martyrisée», atteinte d'une forme grave d'Alzheimer devant laquelle le fils dit son impuissance et son désarroi : «Ces pertes d'identité successives sont autant d'humiliations que nous lui avons fait subir.» Corps souffrant aussi, celui de la mère de Tahar Bekri morte de maladie lorsqu'il avait 10 ans.

La mort de la mère constitue le fils qui ne se souvient pas l'avoir vue rire, tout comme elle détermine l'univers mental et affectif de Nourredine Saâdi qui évoque un «trou de mère» pour désigner l'absence de celle qui mourut l'année de ses 3 ans. Que dire de la mère de Boualem Sansal chassée par sa belle-mère qui lui confisque ses garçons. L'auteur la découvre pour la pre-

mière fois à l'âge de 6 ans et déroule depuis le fil de cette rencontre pour devenir son enfant. C'est dans un mouvement alterné entre la vie et la mort que Hacen Aymen dresse de sa mère un portrait poétique sur les paroles d'une chanson d'Oum Kalthoum.

Autre souffrance pour Zohra, la mère de Lazhari Labter, nourricière liée aux odeurs et aux goûts : «Est-ce d'avoir trop regardé dans les yeux le malheur que tes yeux sont si tristes ?» interroge l'auteur tancé par les regrets. Ne demeurent que les trois prières du fils pour *La mamma* de Youcef Seddik dont le silence et la pudeur masquaient «des déserts de souffrance». Et Alice, mère d'Hubert Haddad, blessée jusqu'à devenir «folle recluse, l'insensée déplorant sa jeunesse saccagée». Blessée toujours, la mère de Mohamed Kacimi, humiliée et répudiée avant d'être reprise. Elle demeurera dans la mémoire de son fils la sentinelle qui protège et qui rassure.

Dans l'adversité, les femmes sont fortes et courageuses. *La passagère* de Mourad Yelles se bat pour imposer son mari et ses convictions au sein de la société coloniale. Elle se battra encore pour reconstruire «le pays qui l'abandonne pourtant», tout comme se battra Louise, la mère de Jean-Claude Xuereb pour sortir d'une condition misérable, elle qui fut la première de sa famille à obtenir le Certificat d'études primaires. Elle a pour Bernard Zimmermann, cette énergie animale, une passion pour la vie : «Les deux pôles de son être : la révolte et la joie». Elle est même «rusée comme le diable» cette mère tyrannique de Magyd Cherfi, alternant pour attacher son fils dans un amour exclusif «la menace et le

chantage du cœur». Présence tout aussi tyrannique de la mère de Vincent Colonna à travers l'interdiction faite à son fils de répondre à la «commande perverse» de son éditeur. Le fils obtempère mais dans la version interdite, l'on entend «manque et enfance sans amour». A l'inverse de ces louves, la mère de Jean-Pierre Castellani paraît à l'écoute, en retrait, silencieuse : «La seule plainte que j'ai entendue sortir de ta bouche, c'est la nuit de ta mort.» Les silences ont façonné la relation d'Arezki Metref avec Aïchouche sa mère. Femme altière, distante, «Gardienne du secret de la tribu», elle a la stature tragique des héroïnes du théâtre antique. Issue d'une famille de lettrés engagés en politique, elle-même lettrée en français, elle en hérite des réflexes anxigènes qui déterminent le lien mère-fils, notamment dans son rapport à l'écriture.

C'est aussi une sorte de singularité aristocratique qui caractérise Lella, la mère de Djillali Bencheikh qui en dresse un portrait par touches modulé sur les déclinaisons de son nom.

Les fils écrivains souffrent de l'illettrisme de leur mère qui ouvre une brèche dans leur intimité. Kébir Mustapha Ammi l'imagine écrivaine, «dialecticienne avisée», maîtresse dans l'art de raconter tandis qu'Ali Bécheur préfère aux mots le lien de chair, «un nœud de viscères, réalisant avec Maïma et Benamar Mediène révèle avoir vécu enfant sa passion de la lecture dans la culpabilité : «L'écart se creusait avec ma mère.» Car c'est l'osmose qui détermine sa relation filiale : «Son âme est passée en moi.» Relation fusionnelle aussi pour Jean Daniel : «Ma mère était moi, j'étais elle.»

Meriem Nour

Ma mère, 29 auteurs racontent leur mère. Dirigé par Leïla Sebbar et Behja Traversac
Chèvre feuille étoilée, Montpellier

SIGNET Mère

Quand on lit *Ma mère* d'Albert Cohen, un monument dans le genre, on peut craindre que personne n'atteigne cette émotion dans l'évocation de celle qui donne la vie et souvent l'amour pour la parcourir.

Eh bien, ce livre, *Ma mère*, dans lequel 29 fils parlent de leur mère, lève la crainte. Il y a autant de façons de parler de sa mère qu'il y a de fils qui en parlent.

Ce qui est remarquable, c'est que la transgression du tabou, tenace chez nous, de description du visage maternel n'est vraiment pas un dévoilement, si l'on ose aventurer ce terme.

L'intimité reste entière même quand la mère quitte l'ombre pour venir se mettre sous la lumière du fils qui cherche sa trace dans sa vie à lui quand ce n'est pas dans sa chair.

Vingt-neuf façons différentes de dire la mère, musulmane, juive, chrétienne, mais, avant tout, mère appartenant d'une façon ou d'une autre à la Méditerranée et son histoire.

Un livre dont on ne sort pas indemne car c'est un miroir qui nous est tendu. On reconnaît ses propres images et ses propres peurs. On reconnaît aussi son propre bonheur devant la mère.

Bachir Agour